

Derrière le miroir

Une exposition rétrospective? Pas tout à fait. L'intention est plutôt de montrer la diversité d'une profession qui se trouve coincée entre les beaux-arts, la littérature, le cinéma et la télévision. Et de faire comprendre pourquoi un photographe (moi, en l'occurrence) choisit de rester durant plus de quarante ans dans l'exercice de ce métier guère prestigieux dans son ensemble et somme toute très modestement rémunéré. Plutôt que de céder aux attraites de la TV ou du cinéma, par exemple, où l'on accède relativement facilement à une position de pouvoir et de notoriété.

Alors, qu'est-ce qui fait rêver tant de jeunes, lorsqu'on parle du métier de photographe? Les réponses sont multiples, parfois contradictoires. Il y a l'indépendance dont il jouit, à condition de ne pas exiger en même temps la sécurité matérielle. Et puis, l'aspect créateur de la prise de vue: le photographe ne se contente pas d'enregistrer, il interprète, en privilégiant certains détails, en choisissant la lumière, en utilisant une focale plutôt qu'une autre. Enfin la photographie, du moins celle que je pratique, amène au contact avec les hommes, le monde vivant, la vie en marche. Derrière l'image brute, il y a les résonances, les prolongements métaphoriques, la musique parfois, ou la poésie. La photo devient véhicule et non une fin en soi, un simple constat. Si elle est bonne, elle «vibre».

Chercher, puis trouver le titre d'une exposition, c'est se livrer à un jeu amusant, parfois éprouvant, rappelant un peu celui pratiqué par certains artistes du début de ce siècle, des peintres principalement, lorsqu'ils organisaient des fêtes bien arrosées, pour trouver des titres à leurs œuvres récentes. Pour cette exposition, le titre ne constitue nullement un programme, dont il faudrait tenir les promesses. Il s'agit plutôt d'une sorte de chapeau, ou si l'on préfère: de fil d'Ariane, de proposition d'approche d'un ensemble d'images apparemment très diverses.

Cette exposition a pour titre: «Derrière le miroir». Pourquoi? Parce que le miroir ne nous renvoie qu'une image froide, anonyme, implacable et que, confronté à cette brutalité, on cherche instinctivement une échappatoire. Face à ce miroir, on aimerait savoir ce qu'il y a derrière, un peu comme un bébé, ou un chien, et ne pas se satisfaire de cette image brutale, de ce constat sans pitié.

Lorsque le cinéaste Claude Goretta a réalisé un film TV sur moi et mon travail, il l'a très joliment intitulé «Un photographe parmi les hommes», faisant référence par là aux nombreux reportages à connotation sociale que j'avais publiés. Mais si l'approche humaniste représente dans mon travail de photographe la principale constante et caractéristique, il reste néanmoins la hantise des recherches plastiques, des nostalgies de «peintre défroqué» qui m'habitent aujourd'hui encore. J'aime me perdre dans la forêt avec mon appareil autour du cou, rôder dans un site archéologique au milieu des pierres patinées, tenter de capter des jeux de lumière comme un satyre poursuivant des nymphes. Il n'y a pas pour moi de différence fondamentale d'approche entre l'image d'un aroille foudroyé et un visage de paysan façonné par les ans. Il ne s'agit nullement de démontrer quoi que ce soit ou de chercher une valeur symbolique à tout prix aux photos que l'on prend. Simplement, l'arbre foudroyé devrait pouvoir exprimer l'orage, le feu, peut-être la punition. Et le portrait du vieillard raconter dans un raccourci la vie de solitude du paysan de montagne.

Si l'exposition entend montrer la très grande richesse des thèmes qui s'offre à la photo, elle a également pour but d'attirer l'attention du public sur l'utilisation des images, la multiplicité des points



Inde, Aligarh. Photo: J. Mohr, 1968

de chute. Cela va de la publication en page couverture d'un grand magazine à l'utilisation purement privée. Et cet usage privé peut parfois être plus important que la diffusion à des centaines de milliers d'exemplaires d'une photo choisie par une rédaction. Un exemple de photo à usage privé: le portrait d'une femme qui se croyait laide et qui découvre par la photo qu'elle peut être désirable.

Souvent, des photos ont été réalisées sans but précis, dans des endroits très divers, à des époques échelonnées dans le temps. Le dé clic émotionnel a fonctionné, puis le dé clic de l'appareil, l'image a été mise en boîte, elle atterrit en archives. C'est la Belle au bois dormant, attendant sa délivrance, la justification de son existence. Et puis, un beau jour, on la redécouvre, elle joue son rôle, sa partition dans un ensemble. Par exemple dans un opéra sur les travailleurs migrants (*Migrants* de Vinko Globokar), ou dans le *Check-up* de Ed. Bond et C. Brandt. D'autres apparaissent dans des livres, à la TV, des expositions collectives. Sans qu'il y ait aucune volonté précise, simplement parce que, apparemment, elles sont éloquentes et chargées d'autre chose que la simple apparence. Il y en a qui ressurgissent et prennent vie sous forme de cartes postales, de calendriers, de cartes de vœux. Pourquoi pas? Nos enfants sont appelés à nous échapper, à prendre leur envol.

La photographie est un métier qui se pratique jusqu'au bout, avec passion. Qui sait: la dernière photo sera peut-être la meilleure?

Jean Mohr



Officier israélien et garçon palestinien, Territoires occupés. Photo: J. Mohr, 1967

La jeune fille et le photographe

Elle regarde. Nous la regardons. Sans qu'elle le sache, mèches aux vents. La jeune fille est élégante, un foulard léger noué à son cou. On pourrait la croire surprise par le photographe devant son miroir. Mais elle se trouve derrière. Derrière la fenêtre.

Mystère essentiel des images, rencontre différée dans le temps. Son regard croise le mien. Elle n'a rien demandé. M'a-t-elle vu? Pourtant, elle m'interroge intensément. Me touche avec les yeux. Comme on le dit aux enfants de peur qu'ils ne cassent quelque chose. Ce regard est certainement fragile. Derrière la moustiquaire tendue, il jette le trouble. Oui, vous avez bien vu, la jeune fille est aveugle. Ses yeux sont opaques, presque blancs. Un blanc profond teinté de curiosité et auquel je rajoute volontiers beaucoup de tendresse.

Cette rencontre de la jeune fille aveugle et du photographe, je l'ai découverte il y a vingt ans. Depuis, cette jeune fille aveugle m'accompagne et parfois m'aide à vivre dans des moments de doute.

Pour en avoir été, je soupçonne bon nombre de reporters-photographes d'éprouver une fascination pour l'être aveugle. Compassion trouble? Angoisse obscure? Toujours est-il que l'histoire du médium photographique est jalonnée de la confrontation des voyants aux non-voyants. Eugène Atget réalise, en 1899, certainement une des plus belles icônes du genre avec *Le joueur d'orgue*. Ce musicien aveugle accompagné d'une petite fille qui chante dans les rues de Paris. Là aussi, par la magie des images, il m'arrive certains jours d'entendre la mélodie de la fillette qui accompagnait le joueur d'orgue dans l'espoir d'une pièce jetée par la fenêtre d'un appartement bourgeois. Aurais-je jeté la pièce ou fermé la fenêtre? À chacun son miroir.

Jean Mohr nous raconte la suite de sa rencontre avec la jeune fille. Il nous montre comment il l'a fait rire en imitant le cri des animaux et précise encore: «Ces photos, elle ne les verra jamais». Mais avec sa complicité, il nous donne à entendre leur musique. En silence.

Nicolas Crispini